

## *Préambule*

### TRANSMETTRE, DISENT-ILS

Nous sommes à la croisée des chemins. Fascinés devant les contorsions d'une structure sociale qui opère sa mue et se régénère, nous sommes saisis par le spectacle de ces petites révolutions qui nous atteignent dans notre vie quotidienne et dans nos certitudes, sautant comme des bouchons de champagne.

Rien ne se passe plus comme on le pense, dit-on, fataliste, quand on se sent dépassé. Regardons le paysage. D'abord la génération des enfants de l'après-68, qui n'a pas connu de guerre de son vivant, mais qui est née avec la crise économique, le chômage de masse, la peur du sida et du terrorisme. Elle incarne peut-être la fin de l'insouciance et, avec elle, l'idée angoissante que, pour la première fois dans l'histoire contemporaine, la génération à venir vivra peut-être moins bien qu'elle-même.

Regardons ces enseignants et théoriciens des sciences de l'éducation, qui estiment que l'école traditionnelle s'est trompée. La pédagogie des savoirs imposés ne marcherait plus. À une pédagogie directive et fondée sur une conception verticale de la transmission, il faudrait substituer une pédagogie active, s'appuyant sur une connaissance spontanée et faisant de l'enfant un acteur de la construction de ses savoirs.

Regardons enfin ces familles qui ont suivi, pendant des générations, les règles et les normes d'une transmission telle qu'elle a été inventée au XIX<sup>e</sup> siècle par la bourgeoisie devenue la classe moyenne au XX<sup>e</sup> siècle.

Le fait de transmettre trouve-t-il encore un sens au XXI<sup>e</sup> siècle? En somme, en tout lieu, dans la sphère privée, dans la sphère publique, la transmission des valeurs, des connaissances, des compétences et des attitudes qui se veut informelle, inconsciente, par imitation, par identification, par imprégnation, mais aussi organisée, consciente, planifiée, délibérée, ne traverse-t-elle pas une crise inédite? Ne perd-elle pas sa légitimité dans la mesure où connaissances et valeurs sont frappées de relativisme? Et comment s'opère cette remise en cause dans ces deux institutions privilégiées de l'éducation, la famille et l'école?

En appui à ce triple regard historique, social et générationnel, déjà largement analysé mais qui forme le cœur de nos questions, nous nous sommes proposé d'interroger les notions de valeurs, de famille et de transmission, au prisme de la vision personnelle de binômes d'observateurs contemporains, un père ou une mère avec un fils ou une fille. Nous avons choisi, par souci d'identification, recherche d'empathie ou maîtrise des repères symboliques, de piocher nos témoins dans le grand bouillon de la création. Qu'ils soient artistes, comédiens, metteurs en scène, écrivains, cuisiniers ou stylistes, ils nous répondent avec simplicité et, sans aucun doute, les uns et les autres, de générations différentes, le font avec une envie identique de proclamer qu'ils ne se sont pas trompés de famille. Selon eux, la transmission est indissociable

## PRÉAMBULE

de l'éducation dispensée par la famille, valeur bourgeoise par excellence, laquelle constituerait le dernier centre d'innovation sociale.

Autour de plusieurs thèmes liés à la paternité, l'amour, la responsabilité, la morale et la culture, les intervenants décortiquent leur vision de la transmission, dévoilent des rapports entre générations moins en rupture qu'on ne pourrait l'attendre et révèlent quelques-uns des moteurs de leurs relations affectives et familiales. Qu'est-ce que devenir parent? Qu'avons-nous reçu des nôtres? Que choisit-on de transmettre à ses enfants? Que paraît-il indispensable à transmettre? Qu'est-ce qu'une éducation réussie? Peut-elle s'affranchir de règles? Nos protagonistes nous racontent ce qui fait leur famille et la transmission de leurs valeurs entre générations.

Notre analyse empirique s'inscrit modestement dans une longue lignée d'études. À la croisée de Frédéric Le Play et Pierre Bourdieu d'un côté, d'Émile Durkheim et Serge Paugam de l'autre, nous avons entrepris un travail d'enquête sur la famille française pour comprendre les systèmes familiaux et la transmission actuelle au sein de cette cellule. Nous nous sommes demandé quelles stratégies sont mises en œuvre de nos jours pour la transmission d'un patrimoine, matériel et immatériel.

Mais l'étude sur la transmission au sein de la famille ne pouvait faire l'économie de celle qui est entreprise au dehors. L'école, bien sûr, méritait à cet égard d'être revisitée, car famille et école renvoient sans cesse l'une vers l'autre, en un effet de miroir infini. Depuis Rousseau, jadis, et plus récemment Françoise Dolto, depuis l'école émancipée qui a voulu, au début du

xx<sup>e</sup> siècle, changer l'institution scolaire pour la rendre coopérative, égalitaire et solidaire, puis la sociologie cognitive des années 1960, on s'est attaché à réfléchir au lien entre transmission et apprentissage et à remettre en cause la démarche considérée comme inégalitaire et autoritaire de la transmission.

Nombreux sont ceux qui ont pensé et affirmé qu'une société de transmission devait céder la place à une société de connaissance. «À bas la transmission verticale, vive l'apprentissage!» Les élèves ne doivent plus être dociles ni soumis aux maîtres, ils construisent eux-mêmes leurs propres savoirs. «Les modèles d'autorité incarnés par la génération précédente, le passé, l'exemplarité des grands auteurs, volent en éclats pour mieux dévoiler l'autonomie et la liberté de l'enfant<sup>1</sup>.» Ceci ne veut pas dire que la transmission verticale disparaît pour autant : l'école peut y renoncer, la famille n'a pas les mêmes objectifs, le souci égalitaire n'a pas sa place dans la sphère privée.

L'apprentissage autonome des enfants a montré ses limites. Du fait de l'inégalité entre les familles, nombreux ont été les élèves mal armés, dépourvus des repères qu'offre un fonds culturel. Ces enfants défavorisés étaient nus et l'inégalité s'est renforcée. Les enseignants, dans leur grande majorité, ont cédé aux discours majoritaires et rares sont ceux qui se sont interdits de suivre les préceptes de cette doctrine éducative. Un jeune normalien accueilli avec ses condisciples par un inspecteur général lors de la rentrée à l'IUFM (Institut universitaire de formation des maîtres devenu aujourd'hui les ESPE) pour y recevoir

---

1. Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet, Dominique Ottavi, *Transmettre, apprendre*, Stock, 2014, 264 pages.

sa formation de professeur se souviendra toute sa vie de cette journée. Il écrit : « Il s'est produit dans nos sociétés occidentales un phénomène unique, une rupture inédite : une génération s'est refusée à transmettre à la suivante ce qu'elle avait à lui donner, l'ensemble du savoir, des repères, de l'expérience humaine immémoriale qui constituait son héritage. Il y a là une ligne de conduite délibérée, jusqu'à l'explicite<sup>1</sup>. » Il en veut pour preuve ces quelques mots de l'inspecteur général aux jeunes impétrants, qui l'ont profondément marqué : « Vous n'avez rien à transmettre ! » Or la condamnation de la transmission a toujours pour cibles une culture discriminatoire, une reproduction des élites servie par le système éducatif et une éducation qui constitue en soi une violence.

Il est vrai qu'il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain et qu'une transmission strictement arrêtée sur des valeurs classiques (*rosa, rosa, rosam* et *La Princesse de Clèves*) n'a plus guère de sens aujourd'hui. Le monde a évolué, le village mondial existe, les aspirations égalitaires et de modernité sont là, sans oublier les SMS et l'écriture « emoji ». Néanmoins, la question est toujours pleine et entière. L'enseignant continue nécessairement à transmettre du contenu. À l'heure de l'économie de la connaissance et de l'*open library*, les étudiants peuvent avoir accès à toutes sortes de savoirs.

Mais, pour la synthèse de ces savoirs, le magister reste pertinent – ce qui, d'ailleurs, ne rend pas la tâche des professeurs plus aisée, confrontés qu'ils sont au foisonnement des savoirs. Cette synthèse, nécessaire

---

1. François-Xavier Bellamy, *Les Dëshérités ou l'urgence de transmettre*, Plon, 2014.

à l'établissement de l'esprit critique, conserve son caractère essentiel : comment, au milieu d'un amas de connaissances, être capable de tracer un chemin simplifié pour donner une interprétation aux choses?

Vivant parallèlement sa vie, sans donner à croire qu'elle ne se soucie plus guère de l'avenir de l'école, la famille connaît elle aussi ses révolutions et ses explosions. Les positions sociales qui décrochaient en trois générations le font aujourd'hui en une génération et demie. Par ailleurs, la démultiplication des stimuli dans l'offre culturelle participe à la crise de la transmission. Le basculement entre culture savante traditionnelle et culture dite du plus grand nombre touche de plein fouet l'acte familial du transmettre.

La transmission au sein de la famille se fait dans deux cadres essentiels. Le premier est la transmission matérielle : préparation de la retraite, transmission des objets par le biais des donations en numéraires ou en biens fonciers. À cet égard, des réflexions sur les pratiques culturelles se développent dans certaines familles : lors de la donation d'un objet, le donateur fait le récit familial du passage de cet objet. On ne tient pas le même discours face à un fauteuil du XVIII<sup>e</sup> siècle ou face à une bibliothèque Ikea.

Le second cadre, immatériel puisque symbolique, est la somme de capitaux accumulés par un individu, membre d'une famille agissant comme dans une lignée, tels que les a décrits Pierre Bourdieu (capital économique, capital culturel, capital social et capital symbolique). Ces capitaux relèvent des réseaux, du savoir-être, du savoir-faire, des codes culturels, de la capacité à interpréter le monde, à savoir mettre de la distance, à être discret ou à s'afficher... Certaines

personnes ont une forme d'innéité dans ces domaines, mais cette qualité est le plus souvent travaillée. Rien n'a changé depuis le *Livre du courtisan* de Baldassare Castiglione, écrivain et diplomate du xvi<sup>e</sup> siècle. Visant à décrire le courtisan idéal, l'ouvrage devait conduire son lecteur à donner l'impression d'une certaine aisance dans une cour italienne. Il en allait de même, il y a peu, au faubourg Saint-Germain, dans ces familles parisiennes où l'on cultivait faconde, distance et flegme, assortis d'une capacité à se couler dans toutes les positions sociales. Tout cela s'apprend, tout cela est transmis. Avec une cuiller en vermeil dans la bouche, c'est encore plus facile.

Comme à l'école, le paysage familial s'est recomposé. Si la volonté de transmettre ou non a fait débat dans l'enseignement, on peut s'interroger sur celle des parents et des grands-parents. Sont-ils d'abord conscients de détenir un capital au sens pluriel? Se placent-ils en position pour que l'enfant soit à même de recevoir un héritage culturel? Car la transmission, en l'espèce, va dans les deux sens. Dans le geste de la donation, il y a un mouvement du haut vers le bas; faut-il encore que cette donation, parvenue en bas, soit acceptée et comprise. D'où la nécessité d'une éducation spécifique et d'une forme de sensibilité pour que la réception soit réussie.

Transmettre ces capitaux semble indispensable, mais plus encore les faire circuler. Un phénomène nouveau de réfraction du bas vers le haut peut également se produire. Les enfants et les petits-enfants n'hésitent plus, désormais, à solliciter parents et grands-parents. Nous sommes passés de la sentence du parent: «Tu comprendras plus tard» à la demande

## L'ART DE TRANSMETTRE

de l'enfant: «Éduque-moi à ceci ou cela car je ne sais pas!»

La question de la transmission serait-elle aujourd'hui renversée? On ne chercherait plus à donner quelque chose, mais à inventer un mécanisme par lequel les enfants deviendraient demandeurs, à l'égard de leurs ascendants, d'un processus de transmission dans les deux sens, non tant par souci d'accaparement, mais par un furieux besoin de se rattacher à un passé qui devient de plus en plus illisible et à des racines de plus en plus aériennes.

LUC JACOB-DUVERNET



# 1

## LES DESCHAMPS SE DONNENT AUX SPECTACLES

*Jérôme Deschamps / Juliette Deschamps*

*Le ferment de la tribu familiale Deschamps est le théâtre qui fait le plaisir de ses membres pour mieux les rassembler. Un plaisir qui leur a été transmis et qu'ils transmettent à leur tour comme une aimable nécessité! En se penchant sur leur scène, deux saints patrons perchés sur l'arbre de leur généalogie, l'oncle Hubert Deschamps et le cousin Jacques Tati y sont pour quelque chose: Jérôme, le père, soixante-neuf ans, et Juliette, la fille, quarante-deux ans, sont comédiens et metteurs en scène de théâtre, des saltimbanques dans le meilleur sens du terme. Après avoir intégré le Conservatoire national d'art dramatique de Paris et été adoubé par Antoine Vitez, Jérôme rejoint quelque temps la Comédie-Française et monte ensuite son premier spectacle en 1977. À la fin des années 1970, il crée un spectacle, Les Deschiens, à la suite d'une commande d'Antoine Vitez pour le printemps d'Ivry. Il monte avec Macha Makeïeff une compagnie de théâtre, puis, en 1993, propose une série télévisée diffusée sur Canal+: Les Deschiens. Un grand succès! Cinéma, télévision, pièces de théâtre, entreprises de spectacles, directions de maisons, de l'Opéra-Comique, il s'est frotté avec bonheur à tous les genres.*

*Sa fille Juliette emprunte le même chemin, avec la même détermination et une aisance identique. Cette hypokhâgneuse a dix-sept ans lorsqu'elle entre comme stagiaire à*

*la mise en scène à l'Opéra de Paris auprès du réalisateur Werner Herzog. Elle réalise ses propres mises en scène à partir de 2006 et fonde en 2008 la compagnie qu'elle dirige actuellement. Déjà une vingtaine de spectacles à son actif, au théâtre et à l'Opéra, sur les scènes internationales.*

*Urbains sans ostentation, policés sans maniérisme, avec un humour détaché, Jérôme Deschamps et Juliette Deschamps se sont confiés avec un grand sérieux. On pourrait parler de professionnalisme, s'il ne s'agissait plutôt d'une furieuse volonté de comprendre et de débattre d'un sujet qui leur va comme un gant et de se frotter à un jeu intellectuel qui les a séduits. Il serait déplacé d'oublier qu'entre les lignes de leur entretien se glisse avec élégance la partenaire à la scène comme à la ville de Jérôme Deschamps, l'épouse et la mère: Macha Makeïeff, une comédienne qui est loin d'être absente de cette histoire de transmission.*



JÉRÔME DESCHAMPS : Si, en tant que père, je suis à l'origine d'une partie de la transmission, suis-je le mieux placé pour en parler? En matière d'éducation, beaucoup d'attitudes sont déterminées de façon intuitive, non délibérée. A-t-on pleinement conscience d'avoir une vraie stratégie pour que les enfants bénéficient de telle ou telle chose qu'on leur transmet? Je n'en suis pas certain. Je crois qu'il ne faut pas faire montre de stratégie, car quand bien même on en aurait une, nous pourrions constater que les enfants d'une même fratrie reçoivent de manière bien différente, les uns des autres, toute transmission. C'est, selon moi, davantage un contexte qui permet la transmission qu'une volonté. Après, cela dépend des personnalités, des caractères, des individus. Il est certain que Macha Makeïeff, jeune mère, avait déjà le dessein de transmettre à ses enfants

par une lecture régulière, par des attitudes, par des sorties, par des rencontres. Chez elle, tout devait reposer sur une organisation remarquable. Cela était fait harmonieusement, en intégrant dans cette démarche une forme de douceur de vivre. Il ne s'agissait pas d'une volonté laborieuse de transmettre. Nous n'étions pas sur le registre : « Si tu veux être quelqu'un, il faut que tu fasses cela. » Notre attitude était plus ouverte.

JULIETTE DESCHAMPS : La question de la transmission n'est pas une question que je me suis posée *a priori*. C'est parce que notre famille a un destin, une certaine célébrité, en tout cas une forme de réussite, que cette question fascine beaucoup les autres ! Qu'est-ce que cela représente d'être l'enfant de quelqu'un qui a réussi ce qu'il a entrepris, qui plus est si on fait soi-même le même métier ? Lorsqu'on est enfant, c'est une question qu'on ne se pose pas, ce sont les autres qui vous la posent. Très tôt, dans ma vie, on m'a demandé : « Qu'est-ce que ça fait d'avoir des parents dont la photographie est dans les journaux, des parents qui sont applaudis ? » Et encore aujourd'hui on me demande : « Qu'est-ce que ça représente de faire le même métier que vos parents ? » Mes trois frères et sœur ont tous également des métiers artistiques. Arthur commence à faire de la mise en scène. Ma sœur écrit actuellement un film qu'elle compte réaliser, et Félix étudie aux beaux-arts, fait de la peinture et s'intéresse à la scénographie.

La question de la transmission m'a conduite à d'autres interrogations. Enfant, je me passionnais pour la génétique. Je me souviens lorsque nous étions petites, ma sœur et moi observions le corps de mes parents et cherchions à savoir qui avait la bouche

de Jérôme, les cheveux de Macha, les ongles de notre grand-mère Claude. C'était notre jeu ! Cela peut être à la fois drôle et vertigineux de voir comment le détail d'un corps se duplique : le même grain de beauté, au même endroit... Cela m'a toujours fascinée.

Mais au-delà de la génétique, pourquoi a-t-on les mêmes goûts : pourquoi aime-t-on exactement le même morceau de musique, écoute-t-on le même refrain au même âge, ou faisons-nous les mêmes cauchemars ? C'est ce qui arrive dans notre famille, de façon troublante parfois. Et cela m'intrigue, car ce n'est pas lié seulement au fait de vivre ensemble. Cette transmission qui n'est pas liée à l'imitation ou à l'imprégnation reste diablement vertigineuse. C'est très puissant, ça nous échappe, et ça nous survivra. L'autre transmission, qui est réelle et organisée dans notre famille, c'est celle des valeurs. Les valeurs, nous en parlions quand nous étions enfants. C'était simple, c'était clair : on fait ça, on ne fait pas ça, on ne se comporte pas comme ça, ce ne sont pas des choses qui se font, ça, ce n'est pas bien...

Cela faisait l'objet de discussions, et parfois même de punitions ! Ce n'est qu'en classe préparatoire de philosophie, en étudiant Hegel, Weber, Spinoza, que j'ai compris que j'avais été élevée dans le respect d'une communauté de valeurs et d'une morale. Je n'en avais pas forcément conscience auparavant. On se vivait comme une famille d'artistes : j'ai grandi à la fin des années 1970, les enfants avaient le droit d'écrire sur les murs de leurs chambres, mon troisième prénom est « Plume », nous passions notre temps à nous déguiser ma sœur et moi...

C'est jeune adulte que je me suis rendu compte que j'avais été élevée par une mère protestante, avec une éthique très forte, très présente ; en tout cas, beaucoup

plus que je ne pouvais le comprendre étant enfant, même si nous n'avons pas été baptisés et que nous n'allions jamais au culte. Nos parents nous ont laissés très libres. Pourtant, à la maison, il y a toujours eu l'Ancien Testament et le Nouveau Testament dans la bibliothèque, et nous étions encouragés à nous intéresser à ces textes-là, ne serait-ce que pour mieux appréhender l'histoire de l'art. Macha aurait été choquée que nous ne connaissions pas l'histoire de Job, par exemple, ne serait-ce que pour comprendre les tableaux qu'elle nous emmenait voir au Louvre! Sur le plan culturel, elle a raison, et cela constitue pour moi, pour nous, une forme d'héritage que je trouve fondamental. Quant à Jérôme, il a été élevé dans la religion catholique, qu'il semblait rejeter, en tout cas dont il moquait souvent le clergé...

JÉRÔME DESCHAMPS: Il est vrai qu'on est moqueur dans la famille... Mes parents étaient catholiques pratiquants. Avaient-ils une foi chevillée au corps? Je n'en suis pas certain. C'était peut-être un catholicisme de convention, comme cela arrive souvent, au fond. Cinq générations de l'école Bossuet. J'allais à la messe deux fois par semaine. J'ai un arrière-grand-père qui était chanoine, un oncle et un frère prêtres, en somme une vraie famille catholique française. Comme dans les romans d'Irène Némirovsky où ma famille apparaît d'ailleurs sous le nom de Perricand.

JULIETTE DESCHAMPS: Je me suis souvent demandé où était passé cet héritage du catholicisme. J'ai toujours été intéressée par le rituel de la messe, par tous les rituels en fait. Encore aujourd'hui, quand je visite un temple hindou en Inde du Sud, ou que je filme la semaine sainte en Andalousie, j'éprouve la même

fascination. Le rituel religieux est une mise en scène, souvent merveilleuse et sophistiquée, mystérieuse aussi. Comme le théâtre!

JÉRÔME DESCHAMPS: C'est assez juste. La messe et tous les offices participent de ce sens de la mise en scène. Hubert Deschamps, mon oncle comédien, passait son temps à se déguiser en évêque, à prêcher, par jeu. Il se rendait place Saint-Germain-des-Prés, il mettait une calotte d'évêque et faisait un scandale en affirmant qu'il était l'évêque d'Orléans. Il était obsédé par la messe de l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Ce qui l'amusait, le faisait vibrer était le décalage absurde des situations. Par exemple, son ami Christian Lude avait traduit tout Goethe en alexandrins avant de perdre le manuscrit dans le métro. Hubert adorait la compagnie de ce genre de personnages, rêveurs et perdus. Dans *Croque-Monsieur*, de Marcel Mithois, où il a joué aux côtés de Jacqueline Maillan, au théâtre Saint-Georges, il y avait aussi Jacques Dynam. Il était protestant. Mon oncle Hubert et Henri Virlojeux, qui s'étaient inventé un catholicisme virulent, avaient placé un prie-dieu dans sa loge et, durant les entractes, ils essayaient de convertir Jacques Dynam au catholicisme. Et ce, chaque soir pendant plusieurs années! De la même façon, Hubert Deschamps allait, tous les dimanches, avec Christian Lude, écouter prêcher l'abbé Gimel à Saint-Sulpice, avant d'aller prendre l'apéritif chez Lipp!

JULIETTE DESCHAMPS: L'héritage judéo-chrétien se transmet dans les familles. Il est de l'ordre de la discussion ou de la transmission d'anecdotes comme tu viens de le faire ou de la transmission de la morale. Du point de vue général de la transmission, être l'aînée est une

place particulière dans la fratrie. J'ai été enfant unique pendant cinq ans. Mes parents étaient très jeunes, ils étaient parfois anxieux comme on l'est avec son premier enfant, et sans aucun doute très fusionnels avec moi!

JÉRÔME DESCHAMPS : Juliette a effectivement partagé nos premiers voyages. On la prenait avec nous dans tous les théâtres et en tournée. Nous sommes partis en Angleterre et elle est montée sur les planches pour la première fois à l'âge de sept ans, à Londres. Nous l'avons beaucoup emmenée avec nous, quel que soit l'endroit où nous allions, en Afrique ou ailleurs, pour un tournage de film ou pour le montage d'une pièce.

JULIETTE DESCHAMPS : «*Als das Kind Kind war, wußte es nicht, daß es Kind war*», comme dirait Peter Handke dans *Les Ailes du désir*: quand j'étais enfant, je ne savais pas que j'étais une enfant. Je me percevais comme une adulte, ce qui posait quelques problèmes! On me disait : «Tu vas aller te coucher.» Et je répondais : «Bah non, pourquoi?» «Parce que tu es un enfant et tu dois aller te coucher.» Je discutais : «Puisque vous êtes réveillés, je peux être réveillée aussi.» Lors de dîners, plutôt que d'aller dormir, je voulais discuter avec les invités. Je ne comprenais pas ce qu'on me voulait. C'était la fin des années 1970, mes parents débattaient, puis cédaient devant mon insolence.

JÉRÔME DESCHAMPS : Nous trouvions intéressant après tout qu'elle rencontre les mêmes gens que nous.

JULIETTE DESCHAMPS : J'avais conscience du fait que Jérôme et Macha étaient plus âgés que moi, mais aussi du fait qu'ils étaient en réalité très jeunes! Ma mère avait vingt-trois ans lorsque je suis née, c'était une étudiante,

avec un panier et des sabots. Jérôme n'avait pas trente ans. Je n'avais pas l'impression d'avoir affaire à des gens totalement finis. Je percevais qu'ils étaient encore en train de se fabriquer, de se construire.

JÉRÔME DESCHAMPS : Nous étions plutôt en train de nous chercher, artistiquement. Je ne sais pas si la paternité s'apprend, en tout cas, elle surprend. En rencontrant Macha, j'ai rapidement pensé qu'elle pourrait être une mère passionnante. Je ne me suis pas trompé ! La paternité a modifié ma vision du monde. Ce qui m'a frappé d'abord, ce n'est pas du tout la filiation, c'est l'altérité. L'autonomie de l'enfant m'a surpris tout de suite, une indépendance immédiate, une troisième personne vivant sa vie à sa façon. Ce qui m'a séduit et fait rire, c'est de voir Juliette se débrouiller avec le monde, avec sa petite taille...

JULIETTE DESCHAMPS : ... et sa mauvaise humeur.

JÉRÔME DESCHAMPS : Elle tient de moi. Je suis facilement de mauvaise humeur. En tout cas, je crois que cela ne vient pas de Macha. Je ne sais pas si la mauvaise humeur et la colère se sont transmises, mais le fait d'être obsessionnel sur quelque chose qui vous contrarie, oui ! À quoi est-ce dû ? Je ne sais pas, à l'enfance sans doute. Ma relation aux objets, par exemple, est bizarre. Qui plus est à certains objets, pas à tous. Les stylos, par exemple. Les perdre me rend fou !

JULIETTE DESCHAMPS : Ton impatience aussi, tu me l'as transmise. Beaucoup de tes manies, en réalité ! Et surtout, le fait d'aimer rigoler, c'est notre ciment familial. Notre famille est une tribu, une drôle de tribu, soudée mais dans laquelle chacun reste libre – et responsable, en bon protestant ! Nous sommes très



proches, il n'y a pas un jour où nous ne nous parlons pas. C'est vrai que nous avons passé notre enfance à rigoler. Cela n'a pas interdit l'anxiété, que j'ai toujours ressentie, chez les parents comme chez les enfants, aujourd'hui encore.

JÉRÔME DESCHAMPS: Il y a sans doute des raisons à cela. Quand tu étais petite, la vie quotidienne était dure, on n'arrivait pas à payer le loyer ni l'électricité, et pourtant j'étais pensionnaire de la Comédie-Française. On s'endettait tous les mois, c'était insupportable de se faire réprimander par son banquier. Notre appartement était en ILM, encore moins cher qu'une HLM. Le fait que l'anxiété n'ait pas pris le pas sur le reste nous a permis malgré tout d'élever nos enfants comme nous le souhaitions: avec une forme de rigueur, de volonté. La volonté qu'ils vivent bien, qu'ils s'amuse, qu'ils rencontrent des gens intéressants, qu'ils soient dans de bonnes écoles. Cela n'a pas été incompatible.

JULIETTE DESCHAMPS: Avec le recul, il est vrai qu'on n'avait pas grand-chose – un palmier dans le salon et un appareil photo, qui me semblaient deux trésors! – mais je n'ai jamais eu le sentiment de manquer de quoi que ce soit. J'ai toujours eu l'impression d'être une princesse. Même si j'étais la fille d'un comédien qui s'était plus ou moins fait virer de la Comédie-Française et d'une jeune étudiante qui gagnait à peine sa vie. On ne partait pas en vacances, on s'en foutait, nous étions très contents.

JÉRÔME DESCHAMPS: Tout bascule quand nos spectacles commencent à avoir du succès. Je fais bien la différence entre le moment où on ne sait pas comment on va finir la fin du mois, où on est obligé de regarder

avec attention ce qu'on va dépenser au supermarché, et le moment où le vrai confort commence.

JULIETTE DESCHAMPS : Le changement de niveau de vie arrive en 1984-1985. Il y a un âge où on se rend compte de ces choses-là. Mes parents avaient monté *La Veillée* au théâtre de Nanterre. Il y avait eu un article dans *Le Monde*. Les appartements sont devenus plus grands, plus de confort, les vacances au ski, et de la moquette dans les chambres ! Et puis, je me souviens du grand changement, quand mes parents ont commencé à faire de la télévision. J'étais au lycée. Ils sont soudainement devenus connus du grand public. Tout le monde regardait *Les Deschiens* sur Canal+, mes camarades de classe et mes profs me racontaient le matin l'épisode qu'ils avaient vu la veille à la télévision. *Les Deschiens* se tournait dans notre propre maison, et c'était étrange de voir une aventure familiale, intime, devenir populaire.

JÉRÔME DESCHAMPS : Toute la vie de la maison a toujours été habitée par cet esprit de travail. On n'arrête pas de travailler, on travaille avec soi, pour soi, pour les autres, on réfléchit à haute voix pendant les repas...

JULIETTE DESCHAMPS : À l'héritage artistique « Deschamps Deschiens », mes parents ont ajouté celui de Jacques Tati. Dorénavant, ma famille s'occupe des droits de ses films qui étaient en déshérence. Et cela aussi, c'est une responsabilité !

JÉRÔME DESCHAMPS : Tati était un de mes grands-oncles. Enfant, je le voyais de temps en temps chez mes grands-parents, avenue de Breteuil. Il a connu de grosses difficultés financières avec *Playtime*, il a dû céder ses droits pour que ses films ressortent. Après son décès, sa fille Sophie m'a appelé à l'aide :